


Petites Chroniques de La Sylve



'Rouges-queues à front blanc

Bulletin annuel 2005 - Numéro 14



Petites Chronique de **La Sylve**

(Association loi 1901)

Bulletin annuel 2005 **Numéro 14**

Siège Social
Mairie
60580 Coye-la-Forêt

Aude OUMOW
Présidente fondatrice

Georgina COCHU
Présidente

Alain BARDEAU
Trésorier

Ginette SAGNIEZ
Secrétaire



Editeur
LA SYLVE

Conception graphique et réalisation
Véronique DELAUNEY

Couverture
Pierre RUCKSTUL

Sommaire

LE MOT DE LA PRESIDENTE par Georgina COCHU	page 4
ELLES NOUS ONT QUITTÉS	page 5
PÊLE-MÊLE	page 6
UNE BALADE DANS LE VALOIS par Chantal PONSEEL	page 7
LES INSONDABLES MYSTÈRES DE LA NATURE par Pierre RUCKSTUHL	page 8
UN DUO ENTRE AMIS par Jean PRIEUX	page 12
CONNAISSEZ-VOUS LE TUSSILAGE PAS-D'ÂNE ? par Jeannine DELAIGUE	page 14
MILLE ANS D'HISTOIRE NOUS SONT CONTÉS: VISITE À LA ROCHE GUYON par Henriette MEYER	page 15
LE POUDINGUE DE COYE par Pierre RUCKSTUHL	page 16
VIEUX-MOULIN ET LA ROSERAIE DU CHÂTEAU DE COMPIÈGNE par Michèle BOURG	page 18
PRENEZ SOIN DE VOS PLANTES EN DOUCEUR par le Groupe jardins	page 19
LE COIN DES POÈTES	page 20
CONSEIL D'ADMINISTRATION	page 21

Le mot de la Présidente

Un mot pour vous dire combien je vous suis reconnaissante de votre fidélité et de votre amitié envers la Sylve.

La Sylve a aussi besoin de votre participation active, par exemple, faites nous savoir par écrit quand il y a quelque chose qui vous chiffonne : la propreté de la forêt, les nuisances des motos, des chevaux, la taille des arbres dans le village, etc.. Nous ferons suivre. La Sylve participe à de nombreuses réunions au PNR (Parc Naturel Régional Oise-Pays de France), à TAP3F (Union des Amis du Parc Naturel Régional Oise-Pays de France et de ses Trois forêts) et au ROSO (Regroupement des Organismes de Sauvegarde de l'Oise). C'est dans ces réunions que nous pouvons faire passer nos bons et mauvais messages.

Cette année, nous avons organisé notre premier pique-nique au Centre Culturel. Cela a été un grand succès, nous recommencerons l'année prochaine, donc venez nombreux.

Je veux aussi vous dire que la Sylve organisera le 14 octobre 2006 la journée «Lire en fête» (nous vous donnerons le programme dès qu'il sera finalisé) et le 15 octobre la randonnée pédestre. Vous pouvez venir nous aider ? Nous aurons besoin de beaucoup de bonnes volontés.

Enfin, j'espère que vous lirez avec plaisir ces Petites Chroniques. Nos auteurs ont plein d'idées et vous, vous n'avez pas d'idées ?

Amicalement,

Georgina COCHU



Elles nous ont quittés

Nous étions nombreux à les accompagner à leur dernière demeure. Leur souvenir restera très cher à nos cœurs.

Anne-Marie

Elle fut de nos premières adhérentes et très assidue aux sorties du lundi malgré son éloignement (elle habitait Pont Sainte Maxence).

Tous ceux qui l'ont connue garderont le souvenir d'une compagne discrète et aimable, toujours prête à rendre service.

Pierrette

Chaque occasion était bonne pour se rencontrer sur les chemins de la Sylve là où les anecdotes et les confidences furent nombreuses.

Son talent de photographe nous a donné de bien jolis clichés sur les pique-niques, les voyages et les chemins de forêt qu'elle empruntait avec une grande peur des pentes escarpées.

Annie

Annie nous a quittés après une longue maladie. Nous aimions la rencontrer sur son vélo dans les rues de Coye comme un rayon de soleil, toujours prête à donner un peu de réconfort à chacun.

Elle laisse un grand vide. Nous essayons, par notre amitié, d'apporter un peu de réconfort à Michel et à ses enfants.

Pêle-mêle

- Du 12 au 30 mars. 11 adultes et un enfant ont participé à l'opération «protection des batraciens» sur la route des étangs. 2.606 crapauds ont été récupérés le matin dans les seaux par des adhérents lève-tôt et 580 environ ont été portés de l'autre côté de la route devant le Sauter par des Coyens non adhérents de la Sylva Nous les remercions de leur collaboration.
- Au mois de mai, le Conseil Municipal des enfants, accompagné par des adhérents de la Sylve, a procédé au ramassage des papiers et débris divers sur le trajet du sentier botanique, sur la route des étangs et sur la route du Pont Mandrou. Une journée bien sympathique agrémentée d'un pique-nique très joyeux. Nous avons la chance de vivre dans un cadre exceptionnel. Protégeons-le.
- Les visites de jardins de particuliers ont eu lieu une fois par mois le samedi. L'ambiance est amicale, gaie mais aussi studieuse. La Bourse d'échange de plantes du 22 octobre a mobilisé beaucoup de monde.
- Les travaux sur le sentier botanique se sont poursuivis de mars à octobre. Une dizaine de passionnés se retrouvent le samedi matin, sur la pelouse de Champoleux avec pancartes, râdeaux, serpes, sécateurs... Le 3 septembre, dans le cadre des 10 ans de l'AP3F, une découverte du sentier a été proposée aux responsables de l'Association.
- Le 23 octobre, un mycologue de l'ABMARS a entraîné une vingtaine de personnes, adultes et enfants, dans la forêt à la recherche de champignons.
- Le 26 novembre, un pique-nique, ouvert à tous les adhérents, a été organisé au Centre Culturel. Plus de 70 personnes se sont retrouvées et l'ambiance était loin d'être triste.
- Deux conférences ont été présentées : le 5 mars sur le thème «Un peu d'héraldique à propos des anciens Seigneurs de Coye» par M. Raymond JACQUET et le 10 décembre sur le thème «Jules Verne, régisseur du temps et de l'espace», par M. Jean RIVIERE, professeur à l'Université de Paris.
- Nous avons participé à la journée Téléthon en vendant des cartes artistiquement décorées par une de nos adhérentes.
- Les sorties pédestres du lundi sont de plus en plus appréciées. Une quarantaine de marcheurs se retrouvent sur les sentiers de la forêt de Coye mais aussi sur ceux de la campagne environnante.
- Les sorties du samedi connaissent, elles aussi, un grand succès avec une participation moyenne de 15 personnes.
- Plus de 400 amoureux de la nature se sont retrouvés le 16 octobre pour la 13ème randonnée pédestre. L'ambiance est toujours aussi chaleureuse et les participants ravis et pressés de revenir l'an prochain.
- Nous participons régulièrement à toutes les réunions de travail organisées par le PNR (Parc Naturel Régional Oise Pays de France), l'AP3F (Union des Amis du Parc Naturel Régional Oise-Pays de France et de ses Trois forêts) et le ROSO (Regroupement des Organismes de Sauvegarde de l'Oise).

Une ballade dans le Valois

Le petit vent frisquet qui souffle sur le parking du Centre Culturel ne refroidit pas pour autant les ardeurs des joyeux randonneurs de la Sylve partis pour une journée découverte de notre beau Valois.

Etrange et belle journée ! Dans la matinée, une éclipse partielle obscurcit le ciel. Nous nous arrêtons à la lisière d'une sombre forêt près du village d'Ormoy-Villers au sud de Crépy. Il nous faut d'abord marcher par des chemins détremés avant que la forêt commence à nous dévoiler ses beautés. Heureusement, Maurice nous présente à ses amies les callunes, bruyères roses et mauves. Au détour d'un chemin, les bouleaux argentés s'écartent et nous voici transportés loin de chez nous dans une sorte de lande bretonne que la mer n'ourle plus depuis longtemps. Nous escaladons alors un superbe chaos de grès baptisé «la Pierre Glissoire» où les femmes, autrefois, se laissaient glisser pour trouver un mari.

Mais voilà qu'arrive le temps fort de la journée que chacun attendait en secret : le pique-nique pour ne pas le nommer. Le soleil lui-même a fait son apparition, la forêt est devenue amicale et nous voici, primitifs heureux, partageant notre repas avec les esprits invisibles de la forêt qui, depuis un moment, nous observaient derrière les rochers. Des sacs à dos surgissent des petits repas amoureuxment préparés : le gâteau au chocolat de Michèle, le gâteau au fromage de chèvre de Claudie, les fruits secs et gâteries en

tous genres ont un franc succès. Le beaujolais nouveau qui clappe sur la langue est très largement apprécié.

Le soleil maintenant ne nous lâche plus, l'onagre fleurit, jaune vif. Le pin Douglas rappelle à ses congénères qu'il est américain et que ses piquants vous ont une autre allure que ceux des européens. Un chemin de conte de fées, dit «chemin des bergers» nous conduit vers un endroit encore plus étrange que la Pierre Glissoire. D'énormes blocs de grès apparaissent au milieu d'une clairière. L'érosion leur a façonné à chacun un visage simiesque et grimaçant. Ce bloc de pierre a beau porter le nom rassurant de «la pierre au coq», nous préférons ne pas nous attarder pour grimper jusqu'à un impressionnant sommet de 135m où l'une d'entre nous, possédant une boussole, nous aide à retrouver notre sens de l'orientation mis à mal par les monstres vomis par la terre. Une sauterelle, l'éphippigère, gardienne des lieux, refuse de se laisser photographier par Maurice qui la traque en vain tandis qu'à la croisée des chemins, une mante religieuse, accroupie, se paie notre tête.

Notre journée se termine au seul café d'Ormoy-Villers, le must incontournable du village, café baptisé somptueusement «le Nemroad».

Après l'éclipsé matinale, la Pierre Glissoire où nous, faibles femmes, avons failli tomber,

Guite, retenue par des mains secourables au bord du précipice, la pierre au coq si torturée, les trompettes de la mort par un aventurier ramassées, la dompte-venin et son amie la vipérine bleue, regardées jusqu'au fond des yeux,

Nemroad, grand chasseur devant l'Eternel, roi de Babel, fondateur de Ninive, était au rendez-vous et nous attendait au fond du seul café.

Chantal PONSEEL



Les insondables mystères de la nature

Quand nous étions au collège, nous avions, (parmi nos enseignants, un professeur vraiment exceptionnel. Non content de nous enseigner, avec une rare compétence, l'anglais, l'allemand ou l'histoire, il s'appliquait à nous donner l'envie d'apprendre. Il résumait sa philosophie par une maxime lapidaire qu'il cherchait à nous inculquer : «Etonnez-vous Messieurs !».

S'il est un domaine qui n'aura jamais fini de nous étonner, c'est bien celui que nous propose la nature. A première vue, tout paraît y aller de soi, ne dit-on pas couramment, pour évacuer un problème : «c'est naturel». Mais pour peu qu'on réfléchisse (qu'on s'étonne !), que l'on cherche à comprendre le pourquoi des choses, on bute rapidement sur des impasses inaccessibles à notre raison.

En voici quelques exemples et commençons, si vous le voulez bien, par le monde des oiseaux.

La migration



Fauvette

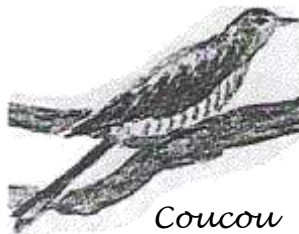
Un beau matin d'avril, en ouvrant les volets, je dresse l'oreille. Un chant mélodieux, aux notes joliment flûtées, retentit dans les buissons du jardin : la fauvette est de retour, c'est le printemps ! Pendant plusieurs mois, les joyeuses strophes de sa chanson résonneront, pour notre plus grand plaisir, jusqu'au moment où je constaterai «Tiens, ça fait plusieurs jours que je n'entends plus notre fauvette, elle a dû repartir».

Voilà un petit oiseau de 20 g. qui, chaque année, vers la fin de l'été, nous quitte pour entreprendre un long voyage qui le mènera, à travers toute l'Europe, la Méditerranée, le Sahara (eh oui !) jusqu'au petit coin d'Afrique où il passera la mauvaise saison. Et cet aller-retour se répétera

chaque année, avec une régularité d'horloge : la date de son arrivée chez nous se situe entre le 30 mars et le 5 avril.

Comment fait notre fauvette pour retrouver son cornouiller familier planté derrière notre garage ? (je n'en ai aucune preuve, mais il y a de fortes chances pour que ce soit toujours «la nôtre»). On peut supposer que les générations anciennes s'occupent des nouvelles et leur transmettent les «tuyaux» nécessaires, de sorte que la connaissance innée reste sauvegardée au cours des ans.

Mais voici le coucou qui nous pose problème !

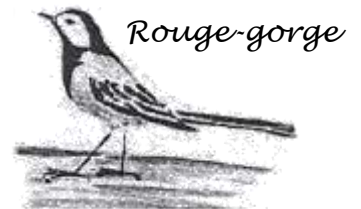


Coucou

Comme chacun le sait, les coucous ne font pas de nids. Ils pondent leurs œufs, sans scrupules, dans le nid d'un hôte étranger. (C'est de là que vient le terme de «cocu»).

Une fois leur forfait accompli, ils sont libres d'entreprendre, eux aussi, le grand voyage vers des cieux plus cléments : nous n'entendrons plus leur appel sonore animer la forêt.

Pendant ce temps, le rouge-gorge (ou la fauvette ou la bergeronnette) se charge d'élever le jeune coucou intrus. Quand celui-ci aura pris des forces, qu'il sera devenu adulte, il ira à son tour en Afrique. Mais qui le guidera ? Son père et sa mère sont partis depuis longtemps et ses parents adoptifs n'ont pas les mœurs des coucous. Ils ne migrent pas, ou pas vers les mêmes destinations. Bien sûr, nous savons que tous ces comportements sont inconscients et inscrits dans les gènes. Mais sommes-nous plus avancés pour autant ? Alors ? MYSTERE !



Rouge-gorge

La vue

Les oiseaux ont, en général, une vue perçante et leurs yeux sont bien adaptés à leurs modes de vie respectifs : ils sont « étudiés pour ».

Le faucon, ce champion du vol en piqué, ne dispose que de peu de temps pour garder à l'œil l'oiseau qu'il a repéré de loin. Ses gros yeux, disposés de part et d'autre d'une tête plutôt petite, lui donnent une vision binoculaire précise qui lui permet d'évaluer correctement les distances : quand il est en chasse rapide, il n'a pas droit à l'erreur.



Hibou

Et le hibou ? Ce nocturne est, lui aussi, bien équipé. Sa rétine, qui est toute différente de la nôtre, n'a que peu de cellules sensibles aux couleurs : à quoi bon ? la nuit, tous les chats sont gris ! En revanche, elle est riche en cellules extrêmement sensibles à la lumière : pour y voir clair, il peut se contenter d'un éclaircissement cent fois plus faible que celui qu'il nous faut, à nous. Grâce à la position de ses yeux disposés en pleine face, il peut bien concentrer son regard sur son objectif, mais il n'a qu'une faible vue latérale. Qu'à cela ne tienne ! Son cou est si mobile qu'il peut tourner sa tête en toutes directions, il peut même regarder en arrière !

La bécasse, elle, a posé à la nature une autre colle. Cet oiseau, bien connu des chasseurs et des gastronomes, fréquente les zones marécageuses où elle trouve les vers de terre qui font sa principale nourriture. Elle passe donc ses jours à fouiller la terre de son long bec effilé. A ras de sol, le nez dans la boue, elle serait une proie rêvée pour les prédateurs qu'elle ne verrait pas venir, si elle avait les yeux de tout le monde. Mais, justement, elle n'a pas les yeux de tout le monde ! Placés au sommet de la tête, implantés un peu à l'arrière, ses yeux à vue panoramique lui permettent de surveiller les environs tout en sondant les profondeurs. Quel est l'ingénieur astucieux qui a imaginé tout cela ? MYSTÈRE !

Le mimétisme chez les animaux

Pour survivre, essayer d'échapper à leurs prédateurs ou, inversement, pour approcher et surprendre leurs proies, les animaux ont intérêt à passer inaperçus. La nature a imaginé de nombreuses solutions pour venir à leur aide.

Des exemples ? On en trouverait à foison.

Le tigre vit dans les hautes herbes ou les roseaux des marais où il guette ses proies. Ses rayures verticales ondulées, noires et fauves, épousent les jeux d'ombres et de lumière de son habitat et le rendent moins visible que s'il était tout noir ou tout blanc.

Le règne du léopard, c'est la forêt. Son pelage taché et bariolé lui permet de se dissimuler dans les arbres et le rend invisible quand il se déplace dans le clair-obscur de la forêt. N'appelle-t-on pas « léopard » la tenue des armées modernes qui, en 1914 encore, se pavanaient en pantalon rouge garance ?

Quelle chance aurait un ours, qui serait noir, de surprendre une proie dans les neiges et les glaces de son milieu polaire ? Et pourquoi le lièvre roux de nos campagnes devient-il un « lièvre des neiges » tout blanc lorsqu'il vit dans les régions boréales ?

Revenons à nos oiseaux et observons les canards.

Le bec jaune vif, le poitrail d'un beau roux, la tête et le cou parés d'un magnifique vert foncé, les colverts naviguent sur l'étang en compagnie de leurs canes tristement habillées de marron, les pauvres !



Canard

Le couple faisan-faisane est dans le même cas et que dire du paon et de sa compagne ?

Marâtre nature (et misogynne en plus ?) Pas du tout ! Si elle a doté la femelle de couleurs ternes, c'est pour qu'elle reste aussi discrète que possible lorsqu'elle est assise sur son nid à couvrir pour perpétuer l'espèce.

Voilà expliqué le «pourquoi». Mais pas le «Comment» ?

Charles Darwin a pensé à tout. Supposons qu'il existait au début des canes multicolores. Elles se faisaient croquer tôt ou tard, avant d'avoir eu le temps de se donner une descendance. Au bout de milliers de générations, il ne restait plus que des canes brunes et ternes, les autres ayant, peu à peu, disparu : la lutte pour la survie avait opéré sa sélection.

Reste quand même un mystère !

Le canard continue toujours de produire de jolis canetons aux couleurs chatoyantes, mais seulement s'ils sont mâles. A quel moment serait fait le choix «Toi, qui seras femelle, tu seras privée de colorant «bleu-vert» réservé à tes frères. Tu devras rester terne». Cette décision est liée aux chromosomes qui ont fait du caneton un mâle ou une femelle, avec tout ce que cela comprend.

Mais qui fabriquera les molécules très compliquées du colorant vert canard ? Comment sera-t-il réparti exactement dans les plumes, là où il le faut, une rangée de plumes blanches par ici pour dessiner le collier, du vert vif ici, du bleu foncé à partir de là ... ? MYSTERE !

Quittons maintenant les animaux et jetons un regard sur les plantes qui ne sont pas moins riches en mystères. Nous citerons les deux que voici :

La fécondation des orchidées

Il est courant que les insectes s'associent avec les fleurs pour assurer leur fécondation, mais cette collaboration est poussée à la perfection chez les orchidées. Charles Darwin - encore lui - a écrit un livre entier sur ce sujet.

La fleur est l'organe sexuel de la plante : elle porte des parties femelles (ovaires et pistil) et des parties mâles (étamines et pollen). Pour que la fleur devienne fruit (ce qui est sa raison d'être), il faut, et il suffit, qu'un grain de pollen tombe dans le pistil : c'est aussi simple que cela.

Mais, chez les orchidées, le chemin de l'un à l'autre est semé d'embûches et il ne peut être parcouru qu'avec l'aide d'un insecte précis adapté à chaque sorte d'orchidée. Pourquoi cette complication ? Parce qu'il existe plusieurs milliers de sorte d'orchidées : elles seront sauvegardées grâce à ce «truc».

Nous connaissons et apprécions tous une certaine orchidée qui est la vanille.

Les Européens l'ont découverte lorsqu'ils ont pris pied en Amérique du Nord et, comme ils en étaient friands, ils ont emporté des plants qu'ils ont fait pousser en Afrique Orientale et dans les îles de l'Océan Indien. Seulement, amère déception, ces fleurs de vanille sont restées



Vanille

stériles et ont refusé de faire des gousses. Ce n'est qu'après de longues années qu'on en a compris la raison : dans ces pays nouveaux, il manquait la petite mouche spécialisée dans la fécondation de la vanille ! Actuellement, les gros producteurs de vanille sont Madagascar et La Réunion (ancienne île Bourbon) où une abondante main d'œuvre (surtout féminine) s'emploie à féconder, une à une, les fleurs des vanilliers, en faisant tomber le pollen dans l'inaccessible pistil, qu'il faut dégager à l'aide d'une plume. Le joli métier des dames ? Marieuse d'orchidées !

Les plantes ne rendent pas toujours la politesse aux insectes, certaines en font même leur déjeuner : les plantes carnivores. Elles poussent dans les terrains pauvres où il n'y a pas assez d'azote pour se nourrir. Alors, que faire ? Chercher l'azote où il se trouve : dans le corps des insectes. La nature a développé là tout un arsenal de méthodes vraiment diaboliques et imaginé des pièges à insectes d'une précision redoutable.

Les fleurs de népenthès ont la forme d'une petite outre agréablement parfumée. «Par l'odeur

alléché», un insecte de passage, qui ne se doute de rien, pénètre dans la fleur et y déclenche un mécanisme perfectionné qui abat un couvercle sur l'ouverture du sac : le moucheron est pris au piège. Il ne reste plus, alors, à notre fleur qu'à lâcher un jus acide qui va digérer la proie jusqu'à sa disparition complète. Le couvercle se rouvre ensuite et la fleur attend que passe la prochaine victime.

Ceci n'est qu'un exemple parmi beaucoup, les uns plus perfides que les autres : pinces munies de griffes, poils gluants, nœuds coulants ... Nous sommes loin de la nature foncièrement bonne de Jean-Jacques Rousseau ... !

Nous vous avons réservé pour la fin la plus étonnante de nos histoires, peu ragoûtante, il est vrai, celle-là.

L'aventure de la douve du mouton

Le mouton est parfois la victime d'un parasite qui s'installe dans son foie où il prospère en se nourrissant de bile. Quand il a atteint l'âge adulte, il se met à pondre des œufs qui sont entraînés par la bile dans le tube digestif et finissent par tomber avec les crottes. Une fois à l'air libre, ces œufs vont-ils se développer ? Pas si simple ! ils doivent d'abord être consommés par certaines sortes d'escargots qui vivent dans les broussailles et les haies. Les œufs éclosent lorsqu'ils se trouvent dans l'intestin de cet escargot. Ils donnent naissance à des larves qui sont éjectées dans la bave que l'escargot répand autour de lui sous forme de grappes collantes. Ces grappes sont recherchées et mangées par certaines races de fourmis. Dans l'organisme, les larves subissent une transformation qui débouche sur une nouvelle forme de larve dont quelques-unes se localisent dans le centre nerveux de la fourmi. Elles provoquent une crispation des mandibules et perturbent le comportement de l'insecte qui quitte le sol pour se réfugier dans le sommet des brins d'herbe et des fleurs.

Comme paralysé, il y reste accroché jusqu'à ce que ... passe un mouton qui, en broutant, absorbe la fourmi parasitée. Celle-ci lâche alors son parasite qui va se loger dans le foie de son hôte... et tout pourra recommencer ! Le cycle complet dure environ 6 mois.

Quel esprit retors a bien pu inspirer à Dame nature cet étrange scénario, incroyable et pourtant vrai ? MYSTERE

Alors ? Qu'en pensez-vous ? N'avait-il pas raison notre prof de terminale ?

PS : «Les caprices du hasard» : quelques jours après la rédaction de ce texte paraissait dans le Figaro Magazine du 17 décembre un article intitulé «pas vu, pas pris» sur le mimétisme des animaux. On y retrouve certains de mes passages, exprimés parfois avec les mêmes mots.

Pierre RUCKSTUHL

Un duo entre amis

Coye, le 30 mai 1994

A mon ami, Jacques PARISOT

J'ai bon souvenir de mon grand-père, maître queux (*) me vantant les qualités de sa vieille queux, hurlant après ses gâte-sauce les jours de grand feu qui, à la fenêtre, rêvaient devant les hochequeues, pensant à leurs lavandières aux joues de feu :

- Va à la cave tirer des pots d'rouge à la queue, prends soin d'poser tes sabots à plat sur les queues.

- Pour couper en tranches fines de ce gros bœuf la queue, apporte mon grand couteau et affûte-le avec ma queux.

Queue de vinaigre et queue de cheval, que de queues, que l'on prononce selon les lieux : queux, queue ou queusse, la pierre sera toujours la reine des affûteuses.

Lamorlaye, le 6 juin 1994

*Réponse à l'histoire de queues de mon ami
Jean PRIEUX*

Non, je ne descends pas d'un très grand Maître queux cuisant la venaison de son cousin piqueux et qui, rivalisant avec le grand Carême, pouvait nous adoucir les rigueurs du carême. Je ne bois pas souvent les breuvages aqueux mais le bon vin jamais ne me rend belliqueux. Comme toi, ami Jean, j'aime le paille-en-queue et goûte la

chanson du joli rouge-queue. Je n'affûte ma faux qu'avec ma vieille queux et, laissant de côté le bouton verruqueux, je préfère admirer les tons du porte-queue qui vole du naseau jusques au trousse-queue.

Assez pour ce jour d'huy car je suis paresseux et mets un point final au baratin verbeux.

Jacques PARISOT

Coye, le 30 mai 1994

Mon cher Jacques,

Vraiment la «queusse» de feu mon grand-père, Maître queue, ne cessera de t'étonner. C'est elle qui t'a réconcilié avec les rouge-queue, hoche-queue et autres porte-queues. Mais, pour toi, Dieu soit loué, c'est le porte plume que tu manies avec dextérité, finesse et enthousiasme, frappant à gauche, parant à droite, tel les héros d'autrefois. Mais si ta muse fidèle t'emmène en promenade dans la campagne picarde, peut-être te conduira-t-elle sur les pas de Gargantua, entre Senlis et Nanteuil le Haudouin où, par mégarde, à Borest, il oublia, ou laissa choir, sa grande «queusse».

Je termine ainsi l'épisode de la «queusse» car maintenant j'ai bien besoin de la mienne pour affûter ma prose fort émoussée.

Ton ami,

Jean PRIEUX

(*) queux : nom féminin (latin *cos, cotis*). Sorte de pierre à aiguiser : queux à faux (on écrit aussi queue). A Coye, on prononce «queuss».

Hoche-queue : bergeronnette grise ou lavandière. Petit passereau aux teintes variées de blanc et gris ou de vert et jaune. Avec sa queue toujours en mouvement, elle n'a pas volé son surnom de «hoche-queue». La bergeronnette est plutôt familière, on la voit fréquemment à proximité de l'eau, par exemple près du petit pont de la Thève.

Paille-en-queue : nom usuel des oiseaux aux pattes courtes et palmées du genre Phaéton ou oiseau des tropiques : oiseaux marins à plumage blanc teinté de rose dont les deux plumes médianes de la queue longues et effilées lui valent son nom usuel de paille en queue.

Rouge-queue : petit passereau à plumage gris noir, roux et blanc chez les mâles, brun chez les femelles, tacheté chez les jeunes mais ayant dans tous les cas la queue rousse. Deux d'entre eux sont communs en France : le rouge-queue des jardins à gorge noire et poitrine rousse qui vit dans les bois et vergers et le rouge-queue noir ou titys qui affectionne les vieux murs et les ruines. On le nomme souvent rossignol des murailles ou charbonnier ou ramoneur.

Queue de vinaigre : petit oiseau gris cendré à queue et croupion rouges.

Porte-queue : papillon dont les ailes inférieures portent des prolongements déliés.

Queue : partie la plus large du giron d'une marche tournante d'un escalier.

Trousse-queue : gaine de cuir entourant le tronçon de la queue d'un cheval pour protéger les crins contre les frottements des bat-flanc.

Queue de pie

Queue d'aronde

Connaissez-vous le Tussilage Pas d'Ane ?

C'est l'une des plantes les plus précoces de nos prairies et clairières. Très tôt au printemps, de mars à avril et même en février si l'hiver est doux, on peut découvrir, en haut d'une petite tige de 5 à 20 cm, une tête florale épanouie, bordée de languettes jaunes.

Nos anciens comparaient au pas de l'âne les grandes feuilles basales, arrondies ou polygonales, vertes au-dessus et recouvertes d'une pubescence cotonneuse blanche sur la face intérieure, se développant après la floraison.

Les courageux coyens qui ont gravi le sentier botanique de notre village jusqu'à la troisième partie, ont pu, cette année, admirer un tapis doré de tussilages car, lorsqu'ils trouvent un terrain à leur goût, c'est-à-dire frais, argileux, calcaire ou des terres remuées récemment mais pas trop sableuses, ils en profitent pour s'installer à l'aise.

Ce sont des techniciens de la reproduction. Et comment s'y prennent-ils ?

Je pense que vous savez tous que les plantes ont quelques supériorités sur les êtres humains, en particulier celle de se reproduire de plusieurs façons.

La première est d'utiliser les abeilles pour féconder les fleurs qui s'envolent en l'air et se sèment lorsqu'elles sont devenues graines.



C'est une recette très connue me direz-vous. D'accord, mais pour assurer sa descendance, le tussilage utilise aussi son rhizome charnu et aromatique, contenant une grande quantité de



nourriture pour alimenter de nouvelles pousses, qui sortiront de terre au printemps suivant. Intelligent et prévoyant. Non ?

Comme beaucoup d'autres plantes, le tussilage a été naguère très utilisé pour soulager les maladies. C'est ainsi que son suc était renommé pour soulager les scrofuleux.

Mais comme son nom latin l'indique (tussis : toux + ago : j'agis contre), il constituait, avec les fleurs de coquelicot, bouillon blanc, pieds de chat, mauve, guimauve et violette, un remède pectoral réputé efficace. On préparait des infusions qui calmaient la toux et les affections des poumons. Il fallait, bien entendu, éliminer poils et duvets de toutes ces plantes, avant de boire.

Enfin, on trouve de l'inuline dans les parties souterraines du tussilage.

Jeannine DELAIGUE

Mille ans d'histoire nous sont contés...

Visite à la Roche Guyon

Par un beau lundi matin de mai, une trentaine de participants se répartissent dans huit voitures et en route pour les falaises crayeuses des bords de Seine. Arrêt sur une esplanade qui domine le fleuve. Les «marcheurs» empruntent un GR qui s'accroche aux parois abruptes des falaises couvertes d'une végétation très variée : elle allie les espèces typiques du nord à celles qui caractérisent les régions sèches et chaudes. Le sentier, souvent fort pentu, nous conduit parfois à des plates-formes offrant des échappées remarquables sur la vallée de la Seine qui serpente en contrebas... très bas !

Après une bonne heure de marche, nous nous installons pour pique-niquer face à ce panorama. Mais il ne faut pas tarder, pas de sieste digestive, car un guide nous attend à la Roche-Guyon à 14h30. Ce dernier nous accueille à l'entrée et nous signale que l'histoire de ce lieu s'étend sur plus de mille ans. C'est cet aspect qu'il va traiter en premier. Il nous explique qu'à l'origine le château, creusé à même la roche, remonte aux incursions des Vikings. Ces derniers, installés en Normandie par le traité de Sainte-Claire-sur-Epte (911), restaient de redoutables voisins pour les souverains carolingiens. C'est à la fin du XIe siècle que les seigneurs de la Roche apparaissent dans les chroniques. L'aîné de la famille recevait par tradition le prénom de Guy, d'où «Roche Guyon» signifiant la Roche de Guy. Au XIIe siècle, on construit un donjon de 30 mètres de haut, non pour résister aux Vikings mais contre les Anglais : c'est la réponse des seigneurs de Guyon à Château-Gaillard, la forteresse élevée par Richard Cœur de Lion au-dessus des Andelys, vers 1197.

Ce logis rupestre devait rester austère. L'abbé Suger (Vie de Louis VI) le décrivait ainsi : «au sommet d'un promontoire abrupt... se dresse un château affreux et sans noblesse appelé La Roche». On comprend qu'à la Renaissance, les nouveaux propriétaires (la famille de Silly) aient décidé de retravailler le château en agrandissant le corps de logis et en pratiquant des ouvertures : ils transforment un fort en une agréable demeure seigneuriale où François 1er et Henri II ne dédaignent pas de séjourner pendant leurs parties de chasse. Ils édifient de grandes terrasses. Au XVIIe siècle, le duc de La Rochefoucauld (François VII, le fils de l'auteur des Maximes) continue les transformations qui s'accroissent encore au XVIIIe siècle sous la conduite de sa fille, la duchesse d'Enville. Du XVIIIe siècle datent l'entrée monumentale de style néo-classique et le pavillon de Villars (nom de l'architecte). Le duc de La Rochefoucauld introduit un confort «moderne» : en captant des sources dans les environs, il amène l'eau dans le château où elle était conservée dans une citerne, encore visible ; elle alimentait même la fontaine du village. Au XIXe siècle, le domaine revint au duc de Rohan-Chabot, arrière petit-fils de la duchesse d'Enville, qui entra dans les ordres après la mort tragique de sa jeune femme, brûlée vive accidentellement lors d'une réception. Devenu prélat, le duc resta «mondain» et ouvrit son château à des ecclésiastiques comme le jeune abbé Dupanloup, Lacordaire, Laménais, Montalembert, mais aussi à des poètes : Victor Hugo, Lamartine qui, à Pâques 1819, vint s'y reposer des fatigues générées par une liaison fouguese avec une italienne, Lina de Larche.



Pendant la seconde guerre mondiale, en mars 1944, Rommel installe son Etat Major au château qui, ainsi, retrouve sa fonction militaire.

Après tous ces détails, la visite commence : le guide nous indique le cœur médiéval aux murs fort épais et aux entrées bien gardées, masqué maintenant par des salles accueillantes et bordé d'une terrasse d'où l'on contemple le «potager» qui s'étend en contrebas jusqu'au bord de la Seine et, comme à Versailles, ne fournissait pas uniquement des légumes, mais aussi des fruits.

Le grand salon constitue le clou de la visite : il s'orne de quatre magnifiques tapisseries des Gobelins (1768-1797) représentant la vie d'Esther ; elles sont typiques du style rocaille. La visite comporte, pour les plus agiles, une escalade (facultative) au donjon (30 m à l'origine, amputé du sommet à la Révolution), il ne mesure que 14 m, le panorama reste impressionnant.

Lorsque les courageux redescendent, il reste à examiner les chapelles creusées dans le roc et les casemates où les allemands entreposaient des munitions.

Cette journée, plaisante et instructive, se termine par un «pot» pris dans un café du village.

Henriette MEYER

Le poudingue de Coye (un peu de géologie ...)

C'est la rentrée. Deux gamins traînent, sans se presser, devant d'école des Bruyères. - Dis donc, t'as vu ces cailloux ? Ils sont marrants, on dirait du chocolat avec des noisettes !

- C'est sûrement des restes de béton qu'ils ont laissés là quand ils ont construit l'école. Aucun respect pour l'environnement !

- Moi, ça m'étonnerait que c'est ça. J'ai vu exactement les mêmes dans le jardin du voisin et là, il n'y avait sûrement pas de bétonnière !

- Mais alors, c'est quoi ? Je vais en emmener un petit bout pour le montrer à mon père. Oh la la, mais c'est que c'est drôlement dur ces cailloux, je n'arrive pas à les casser ! Et puis, zut, ça va être l'heure on verra ça demain.

Le lendemain ...

- Alors, t'en as parlé à ton père de nos drôles de cailloux ?

- Oui, ça lui dit quelque chose, il paraît qu'on appelle ça du poudingue de Coye.

- Quoi, du pudding ?

- Mais non, idiot, j'ai pas dit du pudding, j'ai dit du poudingue. N'empêche que ça ressemble à du pudding, comme le gâteau anglais. C'est peut-être pour ça qu'on l'appelle poudingue en français ?

- Poudingue ou pudding, ça ne me dit toujours pas ce que ça vient faire ici. Tu devrais le demander à ton père.

Le surlendemain...

- Alors, qu'est-ce qu'il a dit ton père ?

- Il a dit qu'il l'a su mais qu'il ne sait plus. Et puis, il m'a dit : tu devrais demander ça à papy quand tu le verras, il le sait sûrement lui. Mais, attention, tu le connais ! Tu risques d'en avoir pour des heures, tu sais bien qu'il remonte toujours jusqu'au déluge quand il se met à t'expliquer quelque chose ! Alors, j'ai laissé tomber.

- Ouais, mais moi, j'aimerais drôlement le savoir. Alors, si on lui demandait quand même à ton papy ?

Et c'est ainsi que nos deux gamins en ont eu, en effet, pour des heures et, si vous le voulez bien - et si vous avez le temps - vous pourrez, vous aussi, profiter de la leçon. Mais vous êtes prévenus : nous allons remonter jusqu'au déluge et même largement au-delà !

A présent, donnons la parole au grand-père :

... Ainsi donc, il paraît que vous avez envie de connaître l'origine des grosses pierres bizarres que quelqu'un a posées sur la petite butte qui porte l'école des Bruyères. Vous n'êtes pas les seuls à être intrigués par cet étrange amas de rochers qu'on s'étonne de trouver à cet endroit. Eh bien, disons-le tout de suite, personne ne les a apportés là. Ils y sont depuis longtemps et même beaucoup plus longtemps que vous imaginez, comme vous allez bientôt l'apprendre. A vrai dire, l'école des Bruyères n'en a pas le monopole. On peut en trouver ailleurs, dans certains jardins, soit en lisière du village, soit carrément en forêt, où ils ne sont pas forcément visibles, cachés sous la végétation.

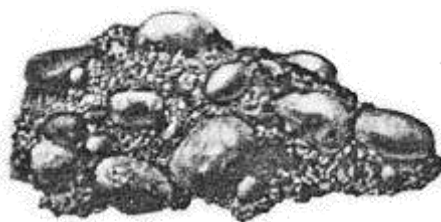
Et puis, les avez-vous regardés de près ? nos gamins avaient de bonnes raisons de les prendre pour du béton figé : à vrai dire, c'est du béton, mais formé par la nature et non par l'homme. Ces galets noirs, ou gris, ou bruns, petits, gros, ou plus gros, toujours bien arrondis, n'avez-vous pas l'impression de les avoir déjà vus quelque part ? sur la plage de Dieppe par exemple ? Mais oui, bien sûr ! Ce sont d'authentiques galets marins, sauf qu'un ciment dur, jaune, ou brun, plus ou moins foncé, les a emprisonnés pour en faire une roche compacte et dure. Il n'empêche, direz-vous, que viennent faire ces galets ici, à 150km de la mer la plus proche ? C'est là que cela se corse et c'est maintenant que nous serons obligés de remonter loin au-delà du déluge, si nous voulons comprendre la suite.

La France n'était pas toujours telle que nous la voyons aujourd'hui. Au cours des siècles, beaucoup de choses ont changé. Il fut un temps toute l'Europe actuelle était recouverte d'une immense mer et nous en voyons encore la trace devant l'école des bruyères : il fut un temps, d'accord, mais combien de temps ?

Quand on étudie le devenir de la terre, il faut changer d'échelle, on ne peut plus raisonner en années, ni en siècles, mais en millions de siècles.

Et essayez voir d'imaginer ce que représentent de telles durées : un million de siècles, c'est mille fois mille siècles !

Une mer, cela dépose de la vase (pensez aux étangs de Comelles) qui n'est pas autre chose que de la terre mêlée aux débris de végétaux qui, peu à peu, s'accumulent. Mais on y trouve aussi les restes de tous les animaux qui ont vécu dans l'eau et qui y ont laissé leur squelette, poissons, coquillages ... Avec le temps, ça fait de l'épaisseur ! Nous avons tout près de chez nous d'immenses carrières dont on extrait, depuis toujours, de la pierre à bâtir. Notre Dame de Paris, la cathédrale de Rouen, celle de Sens et beaucoup d'autres monuments ont été construits avec de la pierre de Saint Leu d'Esserent, de Saint Vaast ou de Saint Maximin.



Le poudingue

Justement, à l'examen de ces pierres, on constate qu'elles sont faites de débris de coquillages et il n'y a pas besoin de microscope pour s'en rendre compte. La prochaine fois que vous irez à Paris arpenter les quais de la Seine, regardez de plus près les parapets, cherchez bien, vous y verrez sûrement des coquillages enroulés en jolies spirales.

A Saint Maximin, la roche atteint une épaisseur de plusieurs dizaines de mètres, qui ont mis 4 à 5 millions d'années à se déposer, entre 40 et 45 millions d'années avant l'ère actuelle !

Mais retournons à Coye-la-Forêt, nos roches de l'école des Bruyères sont tout simplement la trace du rivage sud de cette ancienne mer et nous pouvons maintenant estimer leur âge : environ 50 millions d'années.

Nos deux gamins n'en revenaient pas ! Et vous ?

Pierre RUCKSTUHL

Vieux-Moulin et roseraie du château de Compiègne

Le samedi 4 juin, Alain nous a donné rendez-vous sur le parking du Centre Culturel à 9 heures pour une journée à Compiègne.

Nous nous retrouvons tous dans le très joli village de Vieux-Moulin puis nous entamons une longue marche dans une forêt majestueuse. Le temps est idéal. Après une montée assez rude, nous découvrons une superbe vue sur la campagne environnante et sur la ville de Compiègne. Une petite halte pour récupérer et nous repartons. C'est de plus en plus somptueux. A l'orée du village, deux magnifiques chênes (300 et 350 ans) nous laissent rêveurs. S'ils pouvaient parler !

Pour atteindre le lieu du pique-nique, nous traversons le village et allons de découvertes en découvertes, émerveillés par les jardins et les maisons plus coquettes les unes que les autres. Joyeuse ambiance au pique-nique. Un grand merci aux cuisinières pour leur talent qu'elles partagent volontiers.

Nous avons rendez-vous à 14h30 au château de Compiègne. Comme il se met à pleuvoir, avant de commencer la visite du jardin des roses ouvert exceptionnellement pour la fête des jardins, nous assistons à une conférence sur les arbres remarquables en France. Beaucoup d'entre nous achètent le livret qui leur permettra de les admirer lors d'escapades....

Le beau temps étant revenu, nous visitons la roseraie. Un régal pour les yeux et les oreilles car les jardiniers sont présents et répondent à toutes nos questions. Entre passionnés, le courant passe ...

Nous parcourons enfin les autres jardins ouverts toute l'année : résédas et pivoines sont en pleine floraison.

Sur le trajet du retour, nous dégustons une bonne bière rousse en toute convivialité.

Michèle BOURG



Le château de Compiègne

Prenez soin de vos plantes en douceur

Le *microbe n'est rien, le terrain est tout* disait Claude Bernard vers 1860, approuvé par Pasteur à la fin de sa vie (1895).

Une pullulation de pucerons, limaces, ou l'apparition du mildiou traduit un déséquilibre de la plante résultant d'une erreur culturale de notre part. Donc, il faut traiter - c'est le domaine curatif - et rééquilibrer pour résoudre le problème de fond.

Traitements

Contre les pucerons

Faire macérer à froid pendant 3 jours, 1 kilo d'orties (faciles à trouver, il en pousse partout) dans 10 litres d'eau et pulvériser ce produit, pur, 3 jours de suite.

Contre les limaces

Poser des pièges à bière, réalisés avec des fonds de bouteilles en plastique de 5cm de haut, mis au ras du sol et abrités sous une planche. Prévoir quelques cannelures sur le bord des fonds de bouteille afin de laisser un passage pour les limaces. Changer la bière tous les deux ou trois jours, le soir. Le système est plus efficace par temps doux et humide.

Contre le mildiou

(ou toute maladie cryptogamique)

Faire bouillir 200 g. de prêle dans 2 litres d'eau pendant 20 minutes. Laisser refroidir et ajouter 8 litres d'eau. Arroser au pied des plantes atteintes, une fois par semaine, jusqu'à la disparition de la maladie. C'est vrai aussi pour les arbres. La prêle renferme de la silice qui renforce la plante face aux champignons. A défaut de prêle, on peut épandre des poudres de roches (vendues dans le commerce).

Rééquilibrage

Pucerons, limaces et mildiou sont presque toujours le résultat d'un terrain trop humide, trop azoté ou trop acide, ou les trois ensemble car l'une ne va pas sans l'autre.

L'humidité

N'arrosez jamais ce que vous avez semé sauf dans une couche. N'arrosez donc que ce qui est repiqué et avec modération.

L'azote

La fumure doit être bien compostée (au moins un an) et être mise en automne, jamais au printemps. Le compost doit contenir de la paille (carbone) en parties égales avec les éléments verts (azote).

L'acidité

Pour vérifier le calcaire du sol, versez du vinaigre blanc sur une poignée de terre : s'il y a effervescence, il a du calcaire, le terrain n'est pas acide.

Climat

Respectez les dates de semis dans votre région. Semée trop tôt, une plante va souffrir du froid et sera éliminée par les champignons qu'on appelle mildiou, tache noire, oïdium, fonte des semis, etc...

Ne mettez pas de plantes venant d'une région plus chaude : elle aurait froid et la suite serait la même.

*Source : Magazine «Jardins» de janvier 2002
Le Groupe Jardins*

Le coin des poètes

par Georges BARON (ancien coyen, propriétaire de l'hotel des étangs)

Village au fond des bois, calme, douceur de vivre, biche sous la ramée, muguet du mois de mai, Coye-la-Forêt.

Coye-la-Forêt, doux nid de verdure amoureusement caché. Sous-bois mystérieux, adorables vallons, légende de la Reine Blanche, souvenir de Nerval au pays de Sylvie ou tout est poésie. Adieu tous vos soucis, venez et oubliez.

Venez l'hiver quand la feuille craque sous le pas. Au printemps quand la forêt s'éveille et l'été sous l'ombre des grands chênes, car la vie sera belle.

Venez, venez près des étangs quand le soleil couchant lance ses derniers feux. Le miroir étincelant peu à peu s'assombrit et suspend toute vie. Le cygne immaculé s'arrête. Le vent ne ride plus la surface de l'eau. Illusion, non, venez et vivez ces minutes précieuses. Essayez d'élever tout simplement la voix, vous ne le pourrez pas. L'oiseau ne chante plus, il attend que, là-bas, derrière la colline, son Dieu eût disparu pour reprendre ses trilles.

Pas à pas, doucement, vous quitterez l'étang avec un seul espoir, près de lui revenir. Vous n'oublierez jamais des bois de Chantilly la plus belle parure. Paysage enchanteur que vous évoquerez à l'heure où tout s'enfuit en répétant tout bas :



Te souviens-tu, ma mie Lison

Dans les sous-bois, nous cheminions

Cherchant la fleur des amoureux.

Composition du Conseil d'Administration au 31 décembre 200 5

AMIARD Jacqueline	20. rue des Ormes	60580 COYE LA FORET
BARDEAU Guite	6. rue d'Hérivaux	60580 COYE LA FORET
BARDEAU Alain	21, rue des Epinettes	75017 PARIS
BEAURIN André	9. rue St. Hubert	60560 ORRY LAVILLE
BOURG Jean-Louis	11, Côte de Bellevue	60580 COYE LA FORET
BRETON Jacques	8, rue des Hêtres	60580 COYE LA FORET
COCHU Georgina	8, Orée des Bois	60580 COYE LA FORET
DELAIGUE Maurice	35. Orée des Bois	60580 COYE LA FORET
DELZENNE Jean-Marie	4ter, av. des Tilles	60580 COYE LA FORET
DOIZE Odette	12, rue du Roncier	60580 COYE LA FORET
DUBOIS Pierre	24, Les Castillets	60580 COYE LA FORET
MANACH Alain	3, rue d'Hérivaux	60580 COYE LA FORET
POONAWALA Khatija	6, allée de la Ménagerie	60580 COYE LA FORET
PRIEUX Jean	2, rue de la Clairière	60580 COYE LA FORET
RIGAUX Michel	5, rue des Genêts	60580 COYE LA FORET
RIVES Jean-Claude	4, rue Racine	60560 ORRY LA VILLE
RUCKSTUHL Pierre	22, rue Victor Hugo	60500 CHANTILLY
SAGNIEZ Ginette	18, Clos St. Antoine	60580 COYE LA FORET

